

present work also omit the major writings of Ragnhild Hatton, Charles Wilson, Charles Boxer, Ralph Davis, P.G.M. Dixon, Richard Herr on Spain, David Smith on Helvétius and many others. Need one say more? It is plain that the authors of *Le Siècle des lumières* must be forgiven, for they know not what they do. They do not seem to have read the historical literature on the period.

J.F. BOSHER,
York University.

* * *

PIERRE-JAKEZ HÉLIAS. — *The Horse of Pride. Life in a Breton Village.* Foreword by Lawrence Wylie. Translated and Abridged by June Guicharnaud. New York and London: Yale University Press, 1978. Pp. xvii, 351.

Ce livre (traduit d'abord du breton en français, puis maintenant du français en anglais) se singularise par le fait qu'il est une étude en ethnologie et folklore réalisée par un membre du groupe étudié, qui est aussi un universitaire. Monsieur Pierre-Jakez Hélias, professeur de langues celtiques et de folklore à l'Université de Rennes, doit moins à ses titres académiques qu'au fait d'être issu d'une famille de pauvres paysans bretons, pour l'extraordinaire chaleur et l'adresse avec lesquelles il trace le portrait de son milieu d'origine. Par certains côtés, les ambitions d'Hélias en 1975 sont semblables à celles de Jules Michelet en 1845 dans *Le peuple*. L'un et l'autre sont des intellectuels ayant leurs racines dans le peuple. Tous deux cherchent à leur façon propre à exprimer la compréhension profonde et intuitive qu'ils pensent avoir du peuple. Tous les deux se sentent capables de tirer l'essence même de cette connaissance. Pour Michelet la vertu première du peuple de Paris était son esprit de sacrifice; pour Hélias, la plus belle qualité du paysan breton était son orgueil obstiné. Il est évident que le procédé de simplification est néanmoins beaucoup plus raisonné et méthodique chez Hélias que chez l'illustre historien du 19^e siècle, souvent arbitraire dans ses jugements.

Non pas que Monsieur Hélias ne nous offre pas parfois une envolée originale, dans *Le cheval d'orgueil*, au cours de ses méditations sur les changements culturels et matériels rapides que ce peuple a subis au 20^e siècle. Sur le mode humoristique, dans les toutes dernières pages, Hélias imagine un avenir où le breton sera parlé dans plus d'un tiers du territoire français (laissant le reste de la France rurale au provençal et au basque) par une élite aisée qui aura abandonné les villes pour s'installer à la campagne. Cette élite laisse les énormes cités-prisons industrielles à une classe ouvrière parlant français et composée de paysans bretons émigrés.

Cependant, l'essentiel du livre ne traite pas du futur mais du passé — un passé appelé avec l'affection et le profond respect d'un fils fidèle à la société de ses ancêtres. L'exemple de *Le cheval d'orgueil* montre que la piété filiale peut inspirer un travail solide. Dans le livre d'Hélias cet attachement lui permet de recréer le passé vécu de l'ancienne Bretagne d'une manière fort persuasive.

En 1882, une trentaine d'années avant la naissance d'Hélias, Guy de Maupassant écrivait au sujet de cette région:

Connaissez-vous Pont-l'Abbé? — 'Non' — Eh bien! C'est la ville la plus bretonne de toute cette Bretagne bretonnante qui va de la pointe du Raz au Morbihan, cette contrée qui contient l'essence des mœurs, des légendes, des coutumes bretonnes. Encore aujourd'hui ce coin de pays n'a presque pas changé (Guy de MAUPASSANT, « Un fils », dans *Les Contes de la Bécasse*).

Cela n'avait pas tant changé non plus en 1914, année de la naissance d'Hélias dans un village proche de Pont-l'Abbé, et ce sont ces mœurs, légendes et coutumes qu'il rend vivantes pour le lecteur avec un talent extraordinaire. Le fait de raconter sa propre enfance lui permet de traiter de plusieurs caractéristiques de la vie du village: relations familiales, art de conter, vie religieuse, journées scolaires, rites de passage de l'enfance à la vie adulte, choix du conjoint et mariage, fêtes, mort, structure sociale, habitudes alimentaires. Toutefois, Hélias perçoit dans cette structure culturelle une mutation extrêmement rapide depuis la Première guerre mondiale, et plus spécialement à partir de l'adoption des congés payés en 1936, qui suscita l'invasion annuelle de cette commune côtière par la plèbe urbaine.

Le pays Bigouden a été, en fait, étudié sur une vaste échelle par d'autres spécialistes en sciences sociales. Une de ses communes, Plozevet, fut désignée en 1960, par la Délégation Générale à la Recherche Scientifique et Technique, comme un champ expérimental pour la recherche pluridisciplinaire. Il en est résulté deux ouvrages principaux, l'un par le sociologue Edgar Morin: *Commune en France, la métamorphose de Plodémet* (1967), traitant principalement de la période postérieure à la Seconde guerre mondiale, et l'autre par l'ethnologue historien André Burguière: *Bretons de Plozévet* (1975). Chacun situe le moment critique de la grande mutation à une époque différente, Burguière au 19^e siècle, Morin après 1945, laissant le lecteur quelque peu perplexe.

Le fait est qu'ici Hélias propose comme une période de relative stabilité les années d'avant 1914 et jusqu'à un certain point, les années 1920, en opposition à une époque plus récente. Il puise, en partie, dans ses propres souvenirs, et encore plus dans la tradition orale qui lui a été transmise par sa mère et son grand-père maternel, pour ses informations sur la vie populaire bretonne dans la première phase de stabilité approximative. Par conséquent, il emploie essentiellement les techniques de l'ethno-historien qui rebâtit essentiellement les événements passés et les rites sociaux à partir d'une enquête orale menée auprès des informateurs vivants.

Évidemment un des traits distinctifs de la société traditionnelle dans le pays Bigouden est qu'on y parle breton plutôt que français, tout en étant sujet à une acculturation par les écoles, le gouvernement et les journaux comme la *Dépêche de Brest*, tous poursuivant une politique d'unification républicaine. Cependant le conflit entre les deux cultures fut partiellement rejeté dans l'ombre par un conflit politique plus vaste entre les Blancs et les Rouges, entre le cléricisme et la laïcité, entre l'autorité des notables et le refus des rapports sociaux hiérarchiques.

Ces derniers éléments, caractéristiques de la vie rurale partout en France, et concrétisés dans les villages par la rivalité entre le maître d'école et le prêtre, ne sont pas non plus vraiment au fond de la question. La Bretagne rurale, dans le premier tiers de ce siècle, était une région pauvre et sous-développée; c'est ou c'était, du point de vue de l'auteur, sa particularité principale. Le seul cheval que le grand-père de l'auteur avait les moyens de garder dans son écurie, était le cheval d'orgueil, cet orgueil étant la dernière et indispensable ressource sur laquelle le paysan breton pouvait compter dans les temps difficiles. Ce qui peut le mieux symboliser les années d'antan pour la génération d'aujourd'hui est le fait que le sol de la cuisine était en terre battue. C'est pourquoi, comme Hélias le démontre d'une façon si convaincante, personne ne désire revenir aux temps anciens. Les seuls qui cultivent la mystique du passé breton sont les bourgeois des villes, car ce sont eux maintenant qui sont des réactionnaires ayant la nostalgie des temps révolus, et non les paysans, de l'avis de l'auteur.

En se servant des mots ethnologie et ethno-histoire pour décrire *Le cheval d'orgueil*, nous utilisons une terminologie qui est d'une manière générale parfaitement adaptée, mais qui est aussi trompeuse. Cet ouvrage est bien loin d'être d'esprit hautement technique ou formel. Au contraire, c'est bien plus une évocation sentimentale et personnelle de l'enfance de l'auteur, et par là même appartient aussi au domaine de la littérature de type autobiographique. C'est cette qualité, ainsi que le style parfois poétique de l'auteur méditant sur un monde dont bien des aspects sont en voie de disparition, qui a beaucoup séduit le grand public et qui a fait de cet ouvrage un best-seller en France. Les historiens préféreront probablement Burguière, les sociologues Morin ou l'ouvrage de Suzanne Berger: *Les paysans contre la politique*, mais aucun de ces auteurs ne peut prétendre au même engagement moral qu'Hélias pour ce passé breton.

Wayne MOGENSEN,
Sudbury, Ontario.

* * *

DAVID PHILIPS. — *Crime and Authority in Victorian England: The Black Country, 1835-1860*. London: Croom Helm Ltd., 1977. Pp. 321.

The phenomenon may be called the passing of traditional society or modernization or simply the industrial revolution, but all agree that this economic change was a leading cause of a vast array of social transformations worthy of historical study. David Philips explores "the effects of the first Industrial Revolution" on law breaking and law enforcement in one small area northwest of Birmingham during its "period of greatest industrial and population expansion" (pp. 11, 35). He reports that contemporaries were initially outspoken in their fears that industrialization caused "growing crime and disorder" but Philips concludes that these fears did not persist.

The introduction to the problem is a theoretical orientation toward crime in general rather than pre-industrial versus modern patterns. This theory ignores differences of time and place and asserts instead that all societies have a crime problem. Furthermore, in all societies at all times there is a vast, indefinite gap between "total crime" (the sum of all offences, some of which are not even reported) and "official crime" (the offences which are reported and for which offenders are prosecuted). Philips asserts that fluctuations in the rate of official crime reflect changes in law enforcement (the "means the authorities were using to maintain social and legal control") more directly than they reflect alterations in the pattern of total crime (p. 50).

Since early Victorians feared that their industrializing country was becoming more lawless, they instituted paid, uniformed police by 1845. At the same time, judicial authorities had their operations expanded to relieve victims of larcenies, for instance, from the trouble and expense of apprehending and prosecuting offenders. Naturally, convictions for the most common indictable offence, larceny, increased enormously in the 1840s and 1850s. There were nearly six times more convictions for theft in 1860 than in 1835. "Yet," Philips observes, "commentators in the 1850s do not show the same urgency of tone about 'increasing crime' which had marked those of the 1830s and 1840s" (p. 289). He concludes that the earlier fear had been "exorcised". By increasing the amount of official crime, Victorians felt that they had "normalised" a problem which previously they had regarded as out of control. Ironically, since there were more indictments in the later years, in